

Prédication du 22 Juin 2008
Jean-Christophe Perrin, culte "du désert" au château de Maillebois
(Job 38 : 1-27 ; Matt 10 : 24-33).

La pythie de Delphes avait prédit qu'il n'y a pas plus sage que Socrate à Athènes. Socrate, qui voulait savoir pourquoi elle avait dit cela, se mit alors à visiter les gens les plus instruits de la ville, les docteurs, les savants, les philosophes, et il les questionna sur leur science. Mais il s'aperçut très vite qu'ils n'étaient pas aussi savants qu'ils ne le prétendaient. Après chaque visite, il repartait donc en se disant : « Je suis au moins plus sage que cet homme là, car quand je ne connais pas la réponse à une question, je ne me risque pas à y répondre »¹. Et Socrate de conclure: « la seule chose que je sais vraiment, c'est que je ne sais pas ». C'est dans cette courte phrase que se loge le début de la sagesse humaine. Car, tant que l'on pense que l'on sait, l'ignorance persiste »².

« Le silence des espaces infinis m'effraie » disait Pascal. La contemplation de la création apporte une pré-science du divin. L'admiration de la beauté de la nature, l'émerveillement devant l'étendue infinie du cosmos peut conduire l'homme à la louange, à l'adoration, à la reconnaissance de la grandeur de Dieu et de sa majesté. Elle lui rappelle que Dieu est infini, qu'il est au-delà de ce qu'il peut même imaginer. Devant la complexité de la création, de la plus grande des galaxies jusqu'à la plus petite particule élémentaire, l'humain ne peut que s'incliner et admettre que tout cela le dépasse.

Les gens souvent demandent : « Si Dieu existe, pourquoi ne se montre-t-il pas à nous? » Et il m'arrive de répondre : « Regardez le ciel étoilé. Où s'arrête l'univers? Et s'il s'arrête quelque part, qu'y a-t-il au-delà? Voilà Dieu. L'infini est sa nature ». Bien entendu, le cosmos ne nous donne qu'un aperçu matériel – et donc limité – de la grandeur de Dieu. Ne m'accusez donc pas trop vite d'être panthéiste, car je sais aussi (sans le savoir) que l'Esprit qui anime cette Nature est encore plus insaisissable que l'univers et tout ce qui l'habite.

Avec le psalmiste, nous devons nous interroger : « Quand je regarde les cieux, ouvrages de tes mains, la lune et les étoiles que tu as établies, je me demande : qu'est-ce donc que l'homme pour que tu t'en souviennes, l'être humain pour que tu t'en soucies ? Pourtant, tu en as presque fait un dieu et tu l'a couronné de gloire et de splendeur. Ô Eternel notre Dieu, ton nom est magnifique sur toute la terre » (Ps.8.4-6,10).

Dieu est ce qui nous étonne, car même si personne ne peut le connaître, il s'arrange toujours pour que tout le monde puisse le connaître. On pourrait nommer cela le "paradoxe absolu", selon l'heureuse formule de Kierkegaard, qui rajoutait : « le penseur sans paradoxe est comme l'amant sans passion, une belle médiocrité »³. Selon l'idée de ce paradoxe, nous disons que Dieu est pour nous la Vérité Absolue, la vérité qui rend vraie toutes les vérités relatives de ce monde, ainsi que les opinions subjectives que nous entretenons à son sujet (de Dieu et du Monde). Que pouvons-nous connaître d'autre que Dieu dans l'existence? Il est partout. Et pourtant personne ne le voit. Tel est le paradoxe.

Quand il est question de vérité, on entend souvent dire qu'il est orgueilleux de croire posséder "la" vérité. On parlera plus volontiers d'une variété d'opinions, chacune valable pour celui qui

¹ Platon, *Apologie de Socrate* in *Criton*.

² « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais tant que vous dites »nous voyons«, votre péché demeure » (Jn 9.42).

³ *Miettes philosophiques*, ch.3.

la soutient. Tel est, du moins, le principe de démocratie qui s'oppose à la pensée totalitaire qui entend imposer son unique vérité. Mais faut-il se convertir au relativisme afin d'échapper au fanatisme qui s'accapare "la" vérité? Ne risque-t-on pas, en agissant ainsi, de soutenir que tout est vrai, au risque de faire passer le faux pour le vrai? N'oublions pas que s'il ne s'était pas trouvé des hommes courageux pour dire la vérité face aux régimes totalitaires, jamais de tels régimes n'auraient été ébranlés. Aussi convient-il de relativiser le relativisme lui-même, qui oublie volontiers de se critiquer en se faisant passer pour une vérité absolue.

Et, à cet égard, il convient de rappeler que le vrai existe. Comme l'a montré Aristote, le vrai est adéquation entre la pensée et la réalité, correspondance donc entre ce que l'on pense et ce qui existe. Cette correspondance, tout le monde est amené à la rencontrer quand, en écoutant un discours, on se dit soudain : « C'est cela. C'est juste. Cela correspond tout à fait ». Par opposition à ce qui ne correspond à rien, le discours vrai correspond à quelque chose.

L'histoire de Job nous est certes compréhensible, car elle correspond, hélas, à notre réalité humaine. Job a perdu tous ses biens, ses enfants sont morts, il est tombé malade, sa femme et ses amis l'ont rejeté; mais, en dépit de tout cela, il n'a eu de cesse d'essayer de comprendre ce qui lui arrivait en s'en remettant à la justice divine. "Pourquoi?" se demande-t-il. Pourquoi venir au monde si c'est pour souffrir autant? Pourquoi Dieu donne-t-il la vie, si tout doit se transformer en larmes et en souffrances? "Pourquoi?" C'est bien cette interrogation qui revient sur les lèvres de toute personne qui souffre. Pourquoi faut-il que notre désir de vie et de bonheur se butte sans cesse à la dure réalité de la souffrance? Pourquoi ne peut-on pas être totalement heureux? Pourquoi tant de gens sont malheureux?

La souffrance est avant tout une question humaine, qui vient défier notre logique et notre contrôle sur la réalité. En tant que créature rationnelle, nous ressentons que la comprendre permettrait de faire quelque chose pour y remédier, ou du moins atténuer son emprise sur nous. Mais le paradoxe est que, très souvent, la souffrance n'est pas compréhensible. La perte de la rationalisation est bien ce qui effraie le plus l'être humain doué de raison. L'intense souffrance déboussole. On n'arrive pas à la comprendre. « Pourquoi moi? Qu'ai-je fait pour mériter cela? » demande le malheureux sans savoir s'il existe, quelque part, une réponse.

Au début, Job s'est résigné. Puis, alors que le malheur s'acharne, Job cherche à comprendre ce qui lui arrive, il cherche un sens à sa souffrance, une réponse. Tant que Job était resté silencieux, ses amis ont partagé son mutisme. Mais quand celui-ci s'est révolté contre son sort, ils lui ont dit : « Fais confiance à Dieu, et tout finira par s'arranger. Et s'il te fait souffrir, sache que c'est pour ton bien ». Ses amis sont dans une situation très confortable pour discourir des vertus de la souffrance, car eux ne souffrent pas. Ou plutôt, ne sachant comment réagir face au désarroi de Job, ils sont enclins à rationaliser la souffrance à tout prix, de peur d'être entraîné par son tourbillon. Ils se cantonnent ainsi dans de belles théories, dans des réponses toutes faites, au point d'en oublier que leur ami, devant eux, continue de souffrir. Partant du principe qu'il faut se soumettre aux décrets de Dieu, ils veulent imposer à Job leurs conclusions comme les seules possibles du point de vue religieux. Mais une religion qui refuse d'entendre le cri de la souffrance peut-elle avoir encore un tant soit peu de crédibilité?

Job refuse d'accepter comme vraies les conclusions de ses amis. Il se sépare alors d'eux et s'adresse directement à Dieu pour obtenir des réponses. Job est nu, couvert de lèpre, sur son fumier, abandonné des siens, dans le dépouillement complet. Il attend une réponse du silence, une présence de l'Absent qu'il vient d'implorer avec ardeur. Puis, tout à coup, des vents impétueux se lèvent. Alors, du sein de la tempête, l'Éternel fait à Job cette réponse:

« Qui est donc celui qui dénigre la providence
par des discours insensés?
Ceins donc tes reins, comme un brave:
Je vais t'interroger et tu m'instruiras.
Où étais-tu quand je fondai la terre?
Dis-le moi puisque tu es si savant.
Sur quoi sont assis ses piliers,
Ou qui a lancé sa pierre angulaire,
Tandis que les étoiles du matin chantaient en chœur,
Et que tous les fils de Dieu poussaient des cris de joie? »
(Job 38: 1-7)

Si le livre de Job n'était qu'un discours sur la souffrance humaine, sa conclusion aurait déjà été atteinte: Job souffre injustement et il n'y a rien à comprendre, car telle est la nature de la souffrance. Mais toute la Bible est l'histoire d'une relation entre Dieu et l'homme. Le Dieu biblique n'est pas impersonnel. Dieu parle, réalisant ainsi le vœu exprimé par Job. Mais les paroles que Dieu lui adressent sont surprenantes. En premier lieu, Il ne parle pas de la souffrance. Pas une seule fois! Dans un livre où l'on a passé près de quarante chapitres à discuter sur le pourquoi de la souffrance, cela a de quoi surprendre. Tout a été épreuve pour Job, il a été acculé à l'inadmissible béance du non-sens. Et soudain la réponse est là, incommunicable, dans une Présence qui rend vaine toute attente.

Non seulement Dieu ne répond pas aux interrogations de Job, mais Il va Lui-même poser des questions. Dans les seuls chapitres 38 et 39, il n'en pose pas moins qu'une soixantaine! Et ces questions, puisqu'elles se réfèrent à la toute-puissance divine, sont loin d'être faciles à répondre.

« Qui donc a refermé les portes sur la mer
Lorsqu'elle bondit, en rugissant, du sein maternel ?
Faisant de la nuée son vêtement,
Et lui donnant pour linge sa brume épaisse.
Je la brisai en lui imposant sa loi
Et lui posai verrous et portes,
Lui disant: "Tu viendras jusqu'ici, pas plus loin!
Ici s'arrêtera l'orgueil de tes flots! "

« As-tu jamais donné des ordres au matin,
Assigné sa place à l'aurore,
Pour qu'elle saisisse la terre par ses coins
Et en secoue les méchants ? »
(Job 38: 8-13)

« Es-tu parvenu jusqu'aux sources de la mer,
As-tu circulé au fin fond de l'abîme?
Les portes de la mort te furent-elles montrées?
As-tu vu les portes de l'ombre de la mort?
As-tu idée des étendues de la terre?
Décris-la, toi qui la connais tout entière »
(Job 38: 16-18)

« Peux-tu nouer les liens des Pléiades
Ou desserrer les cordes d'Orion,
Faire apparaître les signes du zodiaque en leur saison,
Conduire l'Ourse avec ses petits?
Connais-tu les lois des cieux,
Fais-tu observer leur charte sur terre?
Te suffit-il de crier vers les nuages
Pour qu'une masse d'eau t'inonde? »
(Job 38: 31-35)

Ce texte d'une grande beauté décrit l'impossibilité pour l'âme humaine de saisir les desseins du Dieu Suprême. À Job, Il demande: « Qui es-tu pour me dénigrer et me demander des comptes? » Et Il lui relate les débuts de la terre, les limites de la mer, les merveilles de l'univers et demande: « toi, Job, comprends-tu ces choses ? » Dieu dit en gros que seul celui qui a organisé les grandes lignes de l'univers, mis en place la terre, la mer et les étoiles, seul Celui-là peut connaître le sens des choses. Et la souffrance fait partie de ces choses.

Job n'a plus de possessions et sa souffrance dépasse l'entendement. Dieu lui parle désormais, à travers la tempête, et fait voler en éclats tous ses jugements, puisque rien ne peut être répondu aux questions qu'Il pose. Il s'agit donc d'une expérience de conscience fulgurante, un moment d'apogée dont le sens est inexprimable. L'intensité de cette expérience découvre l'altérité radicale et conduit Job au mystère même de Dieu. Nous sommes en plein cœur d'une théologie négative: Dieu, accessible à la raison mais que la raison ignore, se révèle dans l'incompréhension, à cause d'un excès de l'intelligible sur la capacité de l'intellect. « Le rayon lumineux de Sa sagesse secrète crée une épaisse obscurité dans l'intellect humain » disait Jean de la Croix¹. En fait, plus l'expérience directe et immédiate de Dieu est forte, plus manquent les images et les mots qui seraient les moyens de la communiquer.

L'ineffable rencontre de Job avec son Créateur pourrait donc expliquer le langage énigmatique que tient la divinité à sa créature. Il est évident que si Dieu parle réellement à Job, la réponse de Dieu est plus que poétique, car il s'agit d'une saisie directe de la vie en sa source. Dès lors, la conscience de la Présence Divine devient pour Job la seule réalité et efface toute trace de désir égoïste et humain. La conscience de soi s'évanouit, Dieu seul est dans une vision absorbante; c'est le lumineux amour de Dieu, l'union intime et intense.

On pourrait dire aussi qu'à l'effacement de l'ego correspond une certaine expansion de la conscience. Le sens du "je" et du "mien" disparaît, pour laisser place à un mystère incommunicable. « Où étais-tu quand Je créais le ciel et la terre? » Ton "je" n'existait même pas! La conscience de ton Moi n'est rien devant l'océan cosmique. « Regarde le fabuleux Béhémoth et le terrible Léviathan qui en peuplent les eaux. Même eux, Je les contrôle. Mais toi, peux-tu tirer Léviathan avec un hameçon ? » (Job 40-41).

Il ne faut pas croire, cependant, que Dieu cherche à accabler Job. Certes, dans ses propos, il y a de l'ironie, mais une ironie très respectueuse et qui n'a rien de culpabilisant. Dieu montre à Job la multitude de ses oeuvres, non pour l'écraser, mais pour lui démontrer l'infinité de ses pouvoirs. Il semble dire à Job: « Crois-tu que parce que j'ai créé tout cela, je ne peux pas m'occuper de toi? » Avec notre mentalité limitée, on aurait tendance à croire, au contraire, que l'immensité et la diversité de l'univers font perdre toute importance à l'être humain. Dieu est trop grand, trop

¹ St John of the Cross, *Dark night of the soul*, 1981, Burns & Oates, ch. IX, p. 115.

occupé, pour me venir en aide, à moi qui suis si peu de chose. Pourtant, si Dieu est tout-puissant, s'Il peut faire tant de choses, ne peut-Il pas faire cela également ?

Dieu ne réprimande pas Job pour sa révolte. Il n'ignore pas non plus sa peine. Job voulait savoir pourquoi il souffrait et Dieu, sans lui en donner l'explication, lui répond par un poème. « Sache qu'il y a des choses que tu ne peux comprendre, lui chante-t-il. Ne te casse plus la tête et contente-toi de savoir qu'elles existent ».

Job alors se soumet. Sa colère s'est évaporée, il a abandonné toute faculté de jugement et de contrôle devant Dieu. Il ne lui reste que l'ineffable. Dieu lui a fait voir l'immensité cosmique, avec toute sa diversité époustouflante, et Job comprend qu'il doit parvenir à l'harmonie totale de son être avec la vie de cette Grande Âme. « Que te répliquerai-je? dit-il. J'ai mis ma main sur ma bouche. J'ai parlé une fois et je ne répondrais plus rien » (Job 40: 4).

Job vient à bout de l'esprit lorsqu'il se trouve à court d'argument et qu'il se tait. Ce n'est qu'alors que se manifeste la pure divinité sans fondement. La "base de l'âme" désigne en effet la suprême impuissance de l'homme, mais en même temps la première vraie potentialité de Dieu. Il a fallu, pour Job, que disparaissent tous ses appétits et tous ses penchants, toute sa compréhension et toutes ses pensées, en bref que son Moi se taise complètement pour que Dieu se mette à parler. Alors se manifesta, grandiose, la voix du Seigneur au milieu des éléments déchaînés. Job, ainsi perdu dans l'abîme, ne pouvait continuer à parler; il devint donc muet. Et il vécut une expérience intraduisible dans le langage humain ordinaire. C'est pourquoi, une fois que Dieu eut fini de parler, il dit: « Je ne dirais plus rien... »

Jésus, pour sa part, dit : « Il n'y a rien de caché qui ne sera révélé, ni rien de secret qui ne sera connu. Ce que je vous dis dans les ténèbres, dites-le en plein jour, et ce qui vous est chuchoté à l'oreille, criez-le sur les toits » (Matt.10.26-27).

Pasteur Jean-Christophe PERRIN.